

« En suivant la rivière Kagéra nous traversons Oussouï, l'empire Karangoué aux innombrables et riches villages, surtout sur les côtes occidentales du grand lac Nyanza, et nous arrivons par l'Ouddou aux plateaux de l'Oussagara, sur le versant oriental du lac Mouta-Nzingé. Nous traverserons le fleuve Katanga qui forme une sorte de barrière au nord des deux lacs dont je viens de parler. Ce trajet de trois cents kilomètres nous autorisera à prendre quelque repos. En nous remettant en route nous traverserons les pays de Gambarra, au sud du petit Nyaza du Nil blanc et nous irons, en longeant le M'Boura, jusqu'au pays des Bakouma sur les rives du Congo, que nous traverserons en amont des grandes chutes, soit donc environ deux cents kilomètres vers l'occident. Nous redescendrons le Congo sur sa rive gauche, en traversant les pays des Wavinza, Wazinga, Wampouna, Wakouna, Watwa, *Waouta*, Ouboukou, Moloua, soit environ huit cents kilomètres, pour nous arrêter une dernière fois dans le Maroungou, au sud du Tanganika. Là nous partagerons le butin. Cela vous convient-il ?

Parfaitement !

« Il faudrait être aux chutes avant deux mois d'ici, nous pillerions les caravanes venant du Soudan, ce la n'est pas à dédaigner, surtout en ce moment, après la saison des pluies.

— Convenu ! accepté ! crièrent les négriers.

Chacun se mit ensuite à causer avec l'un ou l'autre de ses amis et l'on se sépara.

Calao revint à son camp.

## XXXII

### SUSSE

Nous avons laissé nos amis plongés dans un désespoir absolu. Ils étaient silencieux, immobiles, lorsque Criquet s'écria brusquement :

— Puisque personne ne bouge, puisque personne ne parle, je vais faire un tour en ville pour me distraire, pour tuer le temps.

— Où allez-vous ? demanda Henri

— Je m'en vais chercher une idée, il doit y en avoir qui traînent par terre dans cette aire, non d'aigles, mais de pirates.

— Tu n'es donc pas désespéré, mon brave Criquet ?

— Moi ? tant qu'il y a vie, il y a espoir !

— Cet homme est un Titan, dit von Ruff, il braverait le ciel.

Criquet s'en alla, les deux mains dans les poches, la carabine en bandoulière. Il inspectait tout indices, traces d'animaux, empreintes de pas, entraînait dans les cases en ruine, éparpillait les tisons éteints, furetait partout.

A un certain moment, il lui sembla entendre un léger gémissement. Il s'arrêta pour écouter.

— Ce n'est rien, dit-il, c'est la terre qui pleure. Elle a bien de quoi, la pauvre vieille.

Il fit un pas et s'arrêta.

— Décidément, dit-il, c'est le moment d'ouvrir la gueule à mon chien... de fusil. Il arma sa carabine et écouta.

— Hem, fit-il, plus rien, allons, voyons ! « Ombres qui reposez sous cette froide terre, relevez »... Il s'arrêta court. Il venait de voir remuer un monceau de débris de case.

— Oh ! fit-il, plus prompt que l'éclair en bondissant sur les décombres et en y plongeant le canon de sa carabine. Puis il s'écria : Au moindre mouvement je tire et je tue ! celui qui bouge le premier dans une embuscade est toujours le chef, donc j'ai le chef au bout de mon knélé.

Les compagnons de Criquet avaient suivi de loin, et distraitemment, ses mouvements ; mais lorsqu'ils le virent s'élaner et disparaître parmi les ruines, ils coururent pour le rejoindre.

Criquet n'était resté que trois secondes immobile ; il s'était baissé tout à coup et avait saisi des débris de la main gauche, cherchant la cause du mouvement qu'il attribuait à un homme. Cet homme il, l'avait découvert et avait posé la bouche de sa carabine sur sa poitrine en lui répétant sa menace :

— Un mouvement, je tue !

Mais aussitôt qu'il eut prononcé cette menace, il recula saisi d'épouvante.

— Canailles de négriers, vociféra-t-il, abîmer ainsi un homme ! Il enleva précipitamment les décombres et ne tarda pas à débarrasser un malheureux négre.

Paul et ses compagnons qui arrivaient au même instant, restèrent terrifiés devant l'horrible spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Le dos du négre était criblé de plaies longues et profondes. Ses chairs étaient profondément brûlées.

Ils se mirent sur-le-champ à soulager le malheureux. Il n'était que plaies.

Dès qu'il put parler, il raconta dans sa langue, que Susse comprenait en partie, qu'il avait mordu un des négriers qui voulaient le faire marcher malgré lui ; qu'ils l'avaient traîné jusqu'à leur camp, que là ils l'avaient frappé de cinquante coups de bâton sur les reins, qu'ils l'avaient étendu, à demi-mort, sur le sol d'une cabane à laquelle ils avaient mis le feu, et qu'ils avaient ensuite renversé sur lui le toit et les murs de la cabane en guise de bûcher.

Susse expliqua tant bien que mal, avec force gestes et le peu de mots qu'il savait de français, le récit du malheureux.

— Boukra ? demanda Henri en regardant le nègre.

Ce dernier poussa un cri rauque, ses yeux eurent un éclair de férocité.

— Bien, dit Criquet, en voilà un qui peut nous servir à l'occasion.

— Les noirs, comme tous les sauvages, sont peu sensibles à la douleur, observa von Ruff. Ils guérissent de blessures que toutes les facultés de médecine réunies déclarent incurables. Je suis enchanté de pouvoir constater ce fait, tant de fois rapporté par les voyageurs les plus sérieux.

— Eh bien, en voilà un qui peut se vanter d'avoir de la chance, fit Criquet ; bâtonné, brûlé et fusillé, à peu près, et en revenir.

— Le feu a été étouffé par la masse de décombres qu'ils ont accumulés, croyant en faire un bûcher, remarqua Henri.

Paul et von Ruff se mirent en devoir de panser le nègre, mais Susse, lui aussi, avait eu son idée. Il revenait chargé d'une grande quantité d'écorces d'arbre qu'il déposa aux pieds des médecins.

— Remèdes empiriques, dit von Ruff d'une voix dédaigneuse.

— Avez-vous mieux ? demanda Paul.

— Malheureusement non.

— Sachons donc nous servir de ce que nous avons sous la main.

— Je ne veux pas vous faire un mystère de ce que je pense en ce moment. Je me demande si, parmi cette immense quantité de plantes inconnues qui jonchent ce sol inexploré, la médecine ne rencontrerait point quelques spécifiques pour des maladies qu'elle ne peut conjurer.

— Seigneur Herboricus, vous vous faites là une vraie demande de collégien.

— J'ai tant de choses encore à apprendre.

— Toutes les plantes drogues, viennent des pays étrangers. Or ce pays étant le plus étrange des étrangers, toutes ses plantes sont de la drogue.

— Qu'allons-nous faire de cet homme? demanda Henri, il est incapable de nous suivre. Devons-nous l'abandonner?

— Évidemment non, et prenez ma réponse pour les deux questions de votre phrase.

— Prenons un troisième cas, fit Criquet, restons ici. Cela s'arrangera à merveille.

— Rester? et notre poursuite?

— Je puis me tromper, mais j'ai dans le fond de ma poche à idées que le Calao-Boukra n'ira pas d'un bond jusqu'au terme néfaste de son expédition. Il a changé tout à coup, trop tout à coup, de tactique, pour ne pas avoir un motif nouveau.

— Je cherche depuis hier le but qu'il veut atteindre. Il me paraît certain que les pistes fausses doivent nous égarer pendant un temps calculé. S'il allait toujours en avant, il ne craindrait pas d'être rejoint par nous. Il dévaste tout à dix lieues de son passage et marche sans s'inquiéter de nous. C'est donc qu'il veut rester momentanément dans ces parages. Son camp n'est sans doute pas éloigné de nous.

— Ne croyez-vous pas que nous pourrions arriver à lui couper les devants?

— C'est dommage que nous ayons manqué le train qui partait avant lui, remarqua Criquet.

— Nous savons, mauvais plaisant, que vous aimez la contradiction; mais nonobstant votre spirituelle...

— Spirituosité, interrompit l'incorrigible.

— Ironie, je prétends que nous pourrions lui couper les devants.

— Je ne demande pas mieux. C'est même pour cela que je demandais à rester ici.

— Parlez donc sérieusement!

— Si j'ai l'air de rire, c'est que je me suis trompé de page dans la partition, car je parle très sérieusement. En restant ici, nous rendons la vie à un homme, une bonne ou une mauvaise action, je n'en sais rien; mais je sais bien que nous faisons un guide.

— Oh!

— Il y a du bon dans ce que vous dites, sir Albéric. Ce nègre peut, en effet, connaître le pays.

— Il abhorre Calao, il se vengerait s'il le pouvait. J'ai lu dans son

regard. Il est intelligent. Le temps que nous passerons ici à l'aider à guérir ne sera pas entièrement perdu. Nous pourrions peut-être savoir de lui où est le village de ce Louma.

— Susse, fit Criquet, aboule ici ! Toi parler à lui ; lui parler combien marcher ici à Louma ; lui ouenda Louma mono, enqué, rouendi, (lui partir pour Louma, moi, toi, tous).

— Emboté (bon), fit Susse en allant vers le blessé.

Susse traduisit bientôt la réponse.

— Lucissa salzouka vovélé, vonda Bouka mouïni inki (il consent vite, il parle tuer Boukra le méchant beaucoup).

— Equa dizicui ? (combien de marche ?)

Susse répondit par un haussement d'épaules très prononcé et en levant les bras en l'air, puis en les poussant en avant pour indiquer que c'était loin.

— Lui marcher ?

— Trois soleils, trois lunes lui marcher, répondit Susse.

— Emboté.

— Nous partirons le plus tôt possible, mais avant toutes choses assurons-nous que ce malheureux nègre connaît le chemin que nous avons à parcourir.

— J'en sortirai avec l'aide de Susse. Nous allons mettre notre homme à la question.

#### XXXIV

##### UNE FABRIQUE DE CHAPEAUX

Un chapeau est-il donc chose assez importante pour lui faire les honneurs d'un chapitre dans notre récit ? Ce rien peut-il avoir de l'importance dans un drame comme le nôtre ?

L'histoire fourmille de ces riens qui sont devenus des abîmes, des montagnes. De M. de Bismarck à Tamerlan, tous les Machiavels ont eut de ces riens-là.

Criquet, après avoir flâné un moment, s'était mis en devoir de fournir le pot-au-feu. Il allait deçà et delà cherchant et broussaillant jusqu'à ce qu'il arriva au bord de la rivière. Tout en regardant la